# Fichier audio

[Geneviève-Rivoir-Complet-Paroles-de-présidents.mp3](https://univangersfr-my.sharepoint.com/personal/cedric_paquereau_univ-angers_fr/Documents/Fichiers%20transcrits/Genevie%CC%80ve-Rivoir-Complet-Paroles-de-pre%CC%81sidents.mp3)

# Transcription

**Présentateur :**

Un demi-siècle d'histoire en 50 podcasts : c'est ce que nous vous proposons à l'occasion du 50e anniversaire de l'université d'Angers.

En 1982, une femme, Geneviève Rivoire, devient présidente pour 5 ans de l'établissement. Son élection et les premiers temps de son mandat n'ont pas été de tout repos. Mais elle se souvient de la force collective qui émanait de l'équipe qui l'entourait. Tous avaient un but commun : donner des moyens et développer l'université.

**Geneviève Rivoire :**

J'étais pas quelqu'un qui voulait devenir présidente de l'université. On est même venu me chercher. J'ai hésité parce que j'avais autre chose à faire. Je faisais de la physique, j'ai soutenu ma thèse à Angers avec Alfred Kastler, prix Nobel de physique, président du jury et qui s'est déplacé à Angers, ce qui était quelque chose de formidable pour l'époque où on n'avait pas grand-chose en science, hein. Bon, ce qui a été le plus fort, c'était le plaisir, je pense, la joie des autres, le plaisir de travailler ensemble, y compris ceux qui n'avaient pas les mêmes opinions politiques que moi. Ce n'est pas important. J'ai le souvenir de quelque chose de plus œcuménique et de plus fort finalement, à cause de ça, de l'entente.

On n'avait rien, on n’avait pas de bâtiment, on avait très peu de personnel et on n'était pas sûrs d'un avenir parce que bon, le ministère, à ce moment-là, les jeux étaient pas très clairs entre avoir des petits îlots un peu partout ou avoir des gros centres, en particulier pour la recherche. J'ai dû me battre peut-être plus avec le CNRS qu'avec le ministère des universités pour faire reconnaître le droit à vivre et à développer (et même le devoir ! de vivre et de développer) la recherche. Ça a été un combat tout le temps. Tout le temps. CNRS/université. Mais j'ai eu de beaux soutiens aussi. Bon, il y avait un peu les bâtons dans les roues politiques locaux. Je vous disais un des souvenirs, c'est qu'on n’avait vraiment rien au point de vue locaux. C'était minable. La faculté de Droit était dans un… ça devait être une ancienne cantine ou je ne sais plus très bien quoi. Il y poussait du lierre dedans. Enfin, c'était vraiment minable. La fac de Lettres, c'était petit préfabriqué et donc, avec le maire Jean Monnier qui soutenait beaucoup notre développement. Euh, quand il a fait venir François Mitterrand pour inaugurer le musée David d’Angers, on s'est mis d'accord pour que la demande que fait traditionnellement une ville quand elle reçoit un président de la République, que la demande porte sur des bâtiments pour l'ensemble Droit-Lettres de l'université. Donc j'ai fait un dossier, je suis allée d'abord chez François Mitterrand à Paris, montrer le dossier. Quand il est arrivé ici, en octobre 84, je pense, il m'a dit : “Oh oui, le dossier est très lourd…” Et bon, on savait qu'on aurait quelque chose. La journée s'est très mal passée parce que c'étaient des combats, c'étaient des combats au niveau national, entre service public/service privé et donc le recteur n’a pas eu le temps de voir le président de la République qui était accaparé par les défenseurs de l'école privée. Bon ça, c'est des petites histoires. Mais donc, François Mitterrand a dit à son retour qu'il offrait 50% du coût de ce que serait un bâtiment en Droit/Lettres et qu'il me fallait trouver - enfin moi et tous les autres avec moi - qu'il nous fallait trouver les 50 autres pour 100, ce qui était facile du côté du maire d'Angers. Enfin facile. Il fallait quand même débourser, hein, mais bon, il était d'accord sur le fond. Ce qui n'était pas d'accord au département, mais bien sûr un peu plus d'accord à la région. Voilà, il a fallu se battre.

Mais comme je vous disais, moi je fais le pari de faire sourire au lieu de faire des contres partout, voilà. Et on a fini par le construire ce bâtiment. C'était tellement petit le campus qu'on avait à Belle-Beille. Je vais vous dire, parmi les gens qui, quand on a ouvert le concours d'architectes pour faire ce bâtiment, un des architectes qui a concouru, c'est Dominique Perrault, celui qui a fait la grande bibliothèque, à Paris. Et donc il m'a dit : “Mais il n’y a tellement rien sur votre campus, il y a de l'herbe et des vaches. Je ne vais pas déparer. Je vais vous construire un bâtiment sous-sol". Et il a déposé d'ailleurs un dossier et il n’a pas été choisi numéro un parce que ça n'a pas beaucoup plus localement. Mais à l'université, on n'était pas, on avait des raisons contre, mais on avait des raisons pour. Enfin bref, c'est pour vous dire à quel point le campus était vide. On avait que des préfabriqués. On avait l'IUT qui avait été construit par l'État. Mais mon principal combat, c'était ça.

**Présentateur :**

Le témoignage de Geneviève Rivoire, recueilli par Cédric Paquereau, est à ce jour le seul témoignage de présidente de l'université. Pour en savoir plus sur l'histoire de l'UA, n'hésitez pas à écouter d'autres podcasts sur le site du 50e anniversaire.